

Les corneilles de l'Hôtel cantonal [suite et fin]

Autor(en): **Berset, Marcellin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **41 (1912)**

Heft 18

PDF erstellt am: **30.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Admettons que cette garantie soit suffisante et voyons quelle est l'importance de la découverte du pôle sud.

Cette importance est considérable.

1^o Le problème du pôle sud est résolu. — Il y a moins d'un an, un professeur de géographie d'Allemagne publiait une carte dans laquelle une mer s'étend de la baie de Weddell à la mer de Ross en passant par le pôle. Cette mer supposée n'existe pas. Il y a au pôle sud un continent formé par la jonctions des terres Edouard VII et Victoria ; les océans Atlantique et Pacifique ne communiquent pas par un détroit polaire. La mer de Ross n'est qu'une baie largement ouverte entre la terre Edouard VII et la terre Victoria.

2^o Ce continent austral porte, au pôle, un large plateau aussi haut, en moyenne, que les Diablerets ; une espèce de petit Tibet. Pour l'atteindre, Amundsen a franchi des montagnes aussi considérables que le Mont-Blanc et les Alpes valaisannes. Cela n'explique-t-il pas la formation de cette immense plaque de glace qui recouvre l'océan Glacial antarctique ? Cette carapace flottante ne serait que la langue gigantesque et toujours renouvelée des grands glaciers qui descendent des montagnes ; l'altitude de celles-ci, et l'abondance des chutes de neige qui en est la conséquence, expliquerait pourquoi la glaciation est si forte au pôle sud.

Voilà, simplifiées à l'excès, quelques-données sur ce grand événement géographique de 1911.

Aujourd'hui, tandis que le capitaine Scott reste coi, Roald Amundsen fait une tournée de conférences en Europe et le *Fram* remonte lentement la côte occidentale des deux Amériques. Au printemps 1914, le grand navigateur norvégien ira rejoindre son bateau à San Francisco. Le front auréolé de gloire, la bourse bien garnie du produit de ses conférences, il reprendra le projet, peut-être feint l'an dernier, d'une exploration dans l'océan Glacial arctique.

L. RICHOSZ.

Les corneilles de l'Hôtel cantonal

(Suite et fin.)

— Assez parlé sur ce sujet, Cornillon, lui dit sa mère. Réserve un peu de ta verve satirique pour le sexe fort.

— J'y pensais bien, répliqua Cornillon ; j'allais justement rauser un brin de ces jeunes messieurs qui vont, viennent,

font la roue, tenant très ostensiblement dans leurs doigts les gants destinés à les emprisonner. Où vont-ils ? Faire quelque salutaire promenade dans les campagnes fleuries, chanter la belle nature dans de frais vallons ou sur des pelouses ensoleillées, cueillir un bouquet de fleurs des champs ou entendre l'orchestre des vergers et des futaies. Ah ! bien oui ! C'est là un plaisir trop vulgaire, c'est un délassement qui manque vraiment de distinction. Le clair soleil et l'air pur qui s'attéduit chaque jour vaudront-ils jamais la douce volupté d'arpenter les trottoirs poussiéreux et de battre des cartes dans le café du coin. Au surplus, chacun son goût, mais je trouve celui-là abominable. Pendant ce temps, les messieurs d'âge mûr passent, circulent, repassent, les uns solennellement drapés dans une dignité froide, généralement plus apparente qu'effective, d'autres simples et sans prétention, ayant plus de dignité effective qu'apparente, osent, sans fausse honte et sans rougir, rendre leur salut à de braves ouvriers attendant sous le tilleul l'heure du dîner. Combien en a-t-il vu défilé de faux visages l'arbre vénérable, durant sa longue existence ? Combien en verra-t-il encore ? car sa vieillesse s'annonce longue, verte et vigoureuse. Déjà il se sent renaître sous la première poussée de la sève qui gonfle ses rameaux. Ceux-ci paraissent plus touffus, plus rapprochés les uns des autres et portent des bourgeons prêts à éclater. Le tilleul de Fribourg (baptisé récemment tilleul de Morat) n'a jamais eu de feuillage plus drû, de fleurs plus suaves que depuis le jour où les ingénieurs ont conspiré contre sa vie. Noble façon de se venger. Que n'est-elle à la portée de cette foule qui défile chaque jour devant lui, foule agitée, énervée, battue par bien des flots divers.

— Assez de tirades, mon frère, dit Cornillon impatiente. Je me sens en appétit. Mettons-nous en quête d'un déjeuner. Suivez-moi jusqu'à la tour des Rasoirs. De là, l'œil plonge dans les ravins odorants de Montrevers où nous trouvons toujours table servie, grâce aux bons soins de l'édilité. Les parfums qui se dégagent de ces fossés sont si affriolants que toute l'exubérante végétation du Palatinat ne saurait parvenir à vicier l'air embaumé par tant de délicats détritits. Ici, mon frère, ici, papa et maman ; voyez comme tout se présente à souhait : vieux torchons gras, débris et pelures en décomposition, boîtes de fer-blanc de toutes formes, de toutes dimensions, cachant dans leurs flancs coriaces de succulents reliefs de la gourmandise humaine. Fouillons, becquetons, piquons dans toutes ces vidanges de la cuisine, dans tous ces amas que nous procurent les chevaliers du balai.

— Tiââ, tiââ, tiââ !... crient bientôt les quatre personnages à la livrée funèbre, reprenant leur vol après avoir copieusement accompli leur œuvre d'expurgation municipale. Ils viennent s'abattre sur les Tornalettes.

— Papa, dit Cornillon, quel est cet homme qui, à l'angle de la rue, dévisage les passants et flaire le vent. Il interrompt de temps en temps ses graves occupations pour écouter les couplets sentimentaux d'une cuisinière dodue s'accompagnant avec ses casseroles :

Sous un grand chêne, après un long orage,
L'on vit Louise s'endormir et rêver.....

— Pas de plaisanterie, bougonna Corneillard. Cet homme est le gardien de l'ordre public ; c'est le représentant de la loi.

— De la loi, reprit Cornillon, quelle est donc cette invention ?

— La loi, c'est une barrière qui empêche les hommes de s'écarter du droit chemin ; c'est la volonté de quelques-uns imposée à tous. La loi ressemble un peu au sentier de *Miséricorde* ; il est défendu d'en sortir, sinon Pandore vous met la main au collet et vous conduit en prison.

— Suffit, suffit, papa, me voilà renseigné. Aux corneilles, les lois de la nature suffisent et elles ne sont jamais transgressées. Les hommes qui se disent civilisés ont, paraît-il, besoin de s'en forger d'autres et c'est le pistolet à la ceinture que les gardiens de l'ordre parviennent à les faire observer. Laissons à ces barbares leurs lois ; laissons-les à tous ceux qui en vivent et à tous ceux qui en souffrent. Quant à nous, nous n'avons pas besoin de ces engins-là pour être heureuses.

— Tiââ, tiââ, tiââ !... D'un commun essor les corneilles s'élèvent vers le ciel, décrivent quelques orbés sur la ville, puis, rapides comme des flèches, se dirigent vers l'Ouest. Elles s'arrêtent sur la tour à Boyer ayant projeté une visite à leurs parentes de Romont. Le lendemain, on les voit reparaître sur l'Hôtel des Postes de Fribourg, dont la jolie façade Renaissance regarde, à travers le feuillage touffu d'un square aux allées sans gravier, aux pelouses vierges de fleurs, les murs mornes et gris d'un bâtiment très long et très triste qui lui fait vis-à-vis.

— Que de beaux arbres sur cette place, et que leur ombre doit être agréable, dit Cornillon. Je constate avec satisfaction qu'il ne manque pas de gens qui veulent bien se dévouer pour ne pas en laisser perdre la moindre parcelle. Toute la journée les bancs publics sont occupés, pris d'assaut parfois.

C'est là que se donnent rendez-vous les badauds, les retraités de la pelle et de la pioche, ainsi que les grands seigneurs de la bolzerie. Ces derniers couvent de leurs tendres œillades l'hôpital bourgeois, soupirant après le bonheur difficilement réalisable d'être à la fois au dedans et au dehors du charitable édifice. Dedans pour le gîte et le couvert, dehors pour le travail. Et quel travail, mes amis ! Fumer la pipe, vider des roquilles, voir défilier les passants, s'asseoir, se lever, se rasseoir, se relever, critiquer le conseil communal, faire les cornes au gouvernement. Par intermittence, on entoure la colonne météorologique. Plus d'un, dans le dessein probable de le faire monter, vient par intervalles présenter au baromètre son *blair* enflammé. A l'occasion, elle n'est point rare, on se cotise à trois ou quatre. Lorsque, poches et doublure dûment explorées et retournées, on a pu réunir trois ou quatre sous, on court à l'estaminet voisin *s'affûter le sifflet*. C'est alors que la discussion s'anime et se déroule dans l'argot le plus pittoresque. Quelles saillies parfois, quel rare bagou toujours !

— Pourquoi donc, demande Cornillon, la fontaine de Saint-Pierre, cette œuvre artistique de Stephan Ammann, a-t-elle quitté ses tilleuls et ses platanes pour aller se réfugier cent mètres plus loin, à l'angle de l'hôpital ?

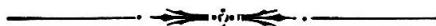
— Ne sais-tu pas, nigaude, répond Corneillard, que saint Pierre a déménagé pour se soustraire aux propos grivois des bolzes sans retenue et pour éviter des impertinences incessantes. Il ne les tolérait, avec raison, qu'aux cabots de la rue. Mais plus d'un bolze garde rancune au saint de pierre. *Tiquelet*, entre autres, le poursuit de ses sarcasmes. Sa verve gouailleuse est rebelle à tout frein. Eh ! va donc, dégonmé, s'écrie-t-il, de portier du Paradis te voilà devenu portier de l'hôpital ! Saint Pierre, raidi sur sa colonne, relève l'offense, car d'un geste sévère il montre une grosse clef menaçante...

— C'est regrettable, tout de même, reprend Cornillon, que la fontaine familière ait été enlevée de son cadre si frais et si vert. C'était si agréable de l'entendre glouglouter à l'ombre des grands arbres. Et pourquoi enlever aux passants, aux flâneurs, aux paysannes les jours de marché, la jouissance de s'y désaltérer ? Pourquoi priver tant de pauvres bolzes de pouvoir venir, dans les jours de grande détresse pécuniaire, y faire fondre les quelques grains de sel obstinément arrêtés au fond de leur gosier ? Que de regret aussi dans le petit monde si animé, si gai, si gazouillant de nos amis les char-donnerets, les mésanges, les rouges-gorges et les moineaux,

ces gamins emplumés ! Chaque jour, aux premières clartés de l'aube, ils descendaient en chantant de leurs platanes et de leurs tilleuls pour procéder à leur toilette matinale. Rien de plus amusant que de les voir plonger leurs petites têtes dans l'eau du bassin, faire ruisseler de perles liquides leurs jolies plumes ébouriffées. Comment décrire les joyeux ébats de ces bruyantes volées, si comiquement tapageuses ! Pauvres petits oiseaux, plus de vasque transparente pour refléter vos petits corps turbulents, plus de miroir fidèle qui reproduise votre gracieuse image. Vos regrets, que je devine, sont devenus pour moi de bien gros chagrins.

— Il se fait tard, dit dame Corneille, bientôt la nuit va étendre son voile obscur sur la cité. Voici que l'allumeur de réverbères commence sa tournée, portant bien droite sur l'épaule son allumette colossale. Des ouvriers exotiques vont chevroter leurs couplets sempiternels et les joyeux étudiants ne tarderont pas à barytonner sur le trottoir-terrasse de la *Viennoise* les refrains glorieux que la brise emportera vers la patrie absente, vers les riches plaines allemandes. Bientôt se penchera sur la ville la lune goguenarde ; enflant ses grosses joues, elle éclairera d'un sourire narquois l'assoupiement de toutes les agitations d'un beau jour. Tiââ, tiââ, tiââ, rentrons dans notre logis sombre. Voilà que Jaquemart a frappé sept fois de son lourd marteau l'airain qui chante le coucher du soleil. Tiââ, tiââ, tiââ... tiââ... tiââ !

Marcellin BERSSET.



ÉCRITURE DROITE ET ÉCRITURE PENCHÉE

(Suite.)

**De l'écriture droite et de l'écriture inclinée
au point de vue pédagogique et pratique.**

Quelle est la plus rapide des deux écritures ?

L'importance de cette question n'échappera à personne dans un siècle où l'on doit tout sacrifier à la vitesse, parce que le temps fait défaut. Des expériences ont été faites à Paris dans les écoles de filles et dans les écoles de garçons ; sans reproduire ici tous les chiffres de ces calculs, disons